



Illustrations : Jules Jallier pour PM ; photo droits et inspiration : © Philippe Martin, Opodo ; René Saint-Paul (Budgetemmen Images)



**JEAN-PAUL
SARTRE**
VU PAR
**FRANÇOIS
NOUDELMANN**

« Sartre pense à partir de ses contradictions »



**FRANÇOIS
NOUDELMANN**

Philosophe, il enseigne à la New York University où il dirige la Maison française. Spécialiste de l'œuvre de Sartre, il lui a consacré sa thèse (*Sartre. L'incarnation imaginaire*, L'Harmattan, 1996). Auteur d'une quinzaine d'ouvrages, il s'intéresse à la fabrication sensible des idées chez les penseurs – *Le Toucher des philosophes. Sartre, Nietzsche et Barthes au piano* (Gallimard, 2008), *Les Aïrs de famille. Une philosophie des affinités* (Gallimard, 2012), *Penser avec les oreilles* (Max Milo, 2019). Il publie *Un tout autre Sartre* en juillet 2020 chez Gallimard.

C'est un Sartre tiraillé que François Noudelmann nous présente. En révolution permanente, l'auteur de *L'Être et le Néant* cherche inlassablement une cohérence entre sa vie et sa pensée. Car, pour lui, l'engagement est plus qu'un choix, il s'agit d'une responsabilité à laquelle il est impossible de se dérober.

« D

ès qu'on mentionne le nom de Sartre, ce sont toujours les mêmes images qui viennent à l'esprit: le philosophe existentialiste à Saint-Germain-des-Prés écrivant au *Café de Flore*, ou l'intellectuel sur un tonneau haranguant les ouvriers de l'usine Renault-Billancourt. Cet engagement a pourtant un revers. Dans sa correspondance, il évoque à plusieurs reprises son désir de renouer avec "la littérature déagée" et de se remettre de son "indigestion marxiste". Dès les années 1950, alors que ses textes sur l'URSS et le colonialisme sont encore à écrire, Sartre sature! En même temps qu'il rédige la série d'articles "Les communistes et la paix" pour sa revue *Les Temps modernes*, publiés entre juillet 1952 et avril 1954, il parle en privé de son "maudit article", de sa "nausée d'écrire", et se plaint à sa compagne d'alors, Michelle Vian: "Si tu savais comme ça m'emmerde!" Ces distorsions rendent la lecture et l'étude de Sartre passionnantes, inépuisables, surprenantes, même pour moi qui le fréquente depuis quarante ans. Il y a mille Sartre et encore beaucoup à découvrir chez cet auteur polygraphe qui s'est essayé à tous les genres: l'essai philosophique, le roman, la nouvelle, le théâtre, le cinéma, le journal, l'autobiographie, la poésie descriptive, la critique d'art... et loin de rester confiné dans son bureau, il a parcouru le monde entier, vivant des expériences politiques et intimes exceptionnelles. »

RESPONSABILITÉ MAXIMALE

« Tout Sartre est dans ce tiraillement entre le devoir de défendre la cause des opprimés, parfois jusqu'à la terreur – sa préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon, par exemple, loue le fait d'"abattre un Européen" – et le désir de s'adonner à ce qu'il perçoit comme un plaisir coupable, une littérature qui n'aurait rien à voir avec la politique. Pour autant, Sartre ne prend pas la morale à la légère. La valeur positive de la responsabilité, la prise en charge de sa propre liberté et de ses actes, relève chez lui d'une

JEAN-PAUL SARTRE

LES DATES CLÉS



1905

Nait à Paris. Son grand-père s'occupe de l'éducation du petit « Poulou », fils unique et orphelin de père.

1933

Séjourne à Berlin où il s'initie à la phénoménologie de Husserl.

1943

Fait paraître *L'Être et le Néant*, dont il tente de vulgariser les enjeux dans une conférence intitulée « L'existentialisme est un humanisme » en 1945. La vague existentialiste déferle sur les années 1950.

1945

Fonde la revue *Les Temps modernes* avec, entre autres, Simone de Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty et Raymond Aron.

1964

Refuse le prix Nobel de littérature.

1980

Meurt à Paris.

culpabilisation intrinsèque. Cette notion morale est en effet héritée de la culture protestante du philosophe: il faut assumer ses actes dans une individualité inconditionnelle, on ne peut pas se reposer sur un tiers, on est seul face à Dieu, sans médiation, responsable devant Lui de ce qu'on a fait. Toute la théorie sartrienne de l'engagement, qu'il développe dans *L'Être et le Néant* et "L'existentialisme est un humanisme", repose sur l'absence de complaisance à l'égard de soi-même. Sartre exige une réquisition maximale du soi.

Il faudrait toujours interroger, en philosophie, les motivations implicites, voire psychiques d'une affirmation. Il y a de la culpabilité chez Sartre. Quand il décrit la responsabilité, il emploie l'adjectif "accablante": il la ressent sur le mode du devoir. On peut se souvenir de l'analyse nietzschéenne du protestantisme: affirmer la liberté de l'individu est une manière de le rendre encore plus coupable devant Dieu. Cette culpabilisation que Nietzsche ne cesse de dénoncer dans la tradition chrétienne apparaît nettement chez Sartre. Je sais que j'ai des devoirs, je suis accablé, je suis obligé, je ne peux pas y échapper, même si je n'agis pas ou ne dis rien, je suis

responsable de ne pas agir et de ne rien dire. En vertu de cette conception maximaliste de la responsabilité, Sartre juge les frères Goncourt et Flaubert responsables des massacres de la Commune sous prétexte qu'ils n'ont pas écrit une seule ligne pour les empêcher. C'est une culpabilisation absolue: même quand on pense pouvoir échapper à une prise de position, on choisit seulement de ne pas choisir, on reste toujours prisonnier du choix et comptable de toutes les injustices. Il y a une part d'auto-accusation dans cette responsabilisation des consciences. Et la faute d'appartenir à un milieu social privilégié fonctionne évidemment à plein chez Sartre. C'est même un moteur. Il la théorise de manière philosophique pour penser la liberté de la conscience et la responsabilité politique, mais elles reposent sur une forme de culpabilité personnelle, celle de se sentir trop léger.

Jankélévitch a suggéré que l'engagement tous azimuts de Sartre, à partir de 1945, est une conséquence de sa mauvaise conscience liée au fait de ne pas avoir assez agi pendant l'Occupation. Même si l'enjeu moral remonte plus loin, il est vrai qu'après la guerre apparaît une dualité chez Sartre: il se sent obligé de chausser des semelles de plomb, comme Camus et les existentialistes qui ne peuvent plus en rester au nihilisme après le désastre de la guerre, mais, au fond, un pan de sa personnalité y rechigne. Il s'oblige donc à ne pas écrire ce qu'il a envie d'écrire – de la littérature ou de la philosophie –, pour rédiger des pensums sur la lutte des classes ou sur l'évolution du socialisme en URSS. On observe dans ses confidences, dans ses correspondances, qu'il est écartelé entre une tendance à la légèreté – qu'il assumait pleinement avant-guerre, avec son côté potache, anarchiste – et ce devoir de montrer qu'il est du côté de la responsabilité, de l'engagement, de la solidarité.

Cela peut paraître étrange, mais c'est assez beau du point de vue de l'éthique de soi. C'est ce qu'il appelle "penser contre soi-même", "se casser les os de la tête" pour penser. Il y a là quelque chose du doute hyperbolique cartésien: il faut douter de tout, jusqu'à douter de soi pour aboutir à une sorte d'évidence minimale, celle de la pensée chez Descartes ou celle de l'existence chez Sartre. C'est une manière de se briser continuellement, de déconstruire tout ce qui a formé le jugement et les certitudes. Quoi qu'on pense de Sartre, on doit admettre qu'il n'y a pas un philosophe moins complaisant à l'égard de lui-même. Il ne cesse de casser ce qu'il a accompli et de se transformer. Son rapport à la phénoménologie en témoigne. Il s'en empare, l'approfondit, la radicalise et l'épuise pour dire ensuite



“maintenant, il faut passer à la compréhension du collectif, on abandonne tout et on recommence”. Cette dynamique de la révolution intérieure le porte jusqu’à la fin de ses jours. Dans ses derniers entretiens, il reconnaît qu’il s’est trompé sur la notion de conscience et affirme qu’il faut la revoir. Au lieu de faire comme la plupart des philosophes, c’est-à-dire de capitaliser sur ce qu’ils ont écrit des années auparavant, dans une sorte de “rapport marketing” à leurs concepts qui aboutit à faire proliférer une seule idée en la développant dans tous les domaines – en ontologie, en morale, en esthétique, en politique –, Sartre se conteste et se révolutionne en permanence.

Ma démarche freudienne consiste à demander: “Qu’est-ce qui s’est joué chez Sartre dans la création de tel ou tel concept, dans la focalisation, la fétichisation, la répétition de telle ou telle idée?” Se poser cette question n’invalide pas ce qu’il a écrit. On peut reconnaître que certaines allégations

sont scandaleuses, notamment lorsqu’il affirme en 1954 qu’il règne une totale liberté d’expression en URSS. Mais, plus généralement, il faut remettre en perspective toutes ses déclarations et interroger leurs motivations: y croyait-il? Voulait-il satisfaire quelqu’un ou un public? Lui fallait-il “lancer un cri”, selon son expression, parce qu’il avait un rôle à jouer – nombre d’intellectuels s’engagent dans des rôles médiatiques une fois qu’ils ont du succès: ils font les révolutionnaires ou les réactionnaires, et se condamnent à jouer leur propre personnage. »

ENGAGÉ À SON CORPS DÉFENDANT

« Il y a de temps à autre une mauvaise foi féconde chez Sartre, comme chez tous les sujets divisés, et cela n’invalide pas la pertinence des textes qu’il écrit. En surface, certaines motivations se limitent à des anecdotes dignes du théâtre de boulevard. Comme lorsqu’il propose un “dialogue

Est-Ouest” à l’Unesco dans le but d’obtenir un visa pour sa traductrice russe Lena Zonina et qu’il concède de faire une conférence, remarquable au demeurant, sur l’universel singulier. Mais, plus profondément, la tension entre légèreté et responsabilité crée des noeuds qui génèrent des discours théoriques. Cela relève d’un “génie du mensonge”, à l’instar de Rousseau qui écrit le traité d’éducation *l’Émile*, alors qu’il a abandonné ses enfants, ou de Deleuze, le théoricien du nomadisme qui détestait les voyages – d’où sa distinction entre nomadisme et migration. Pour comprendre ces distorsions, un travail d’investigation sur la fabrication des concepts s’impose. L’un des symptômes les plus révélateurs est le désir d’affirmer: plus on affirme, plus on essaye de refouler une tendance contraire!

Cela demande d’aller plus loin que de montrer le rôle de la vie personnelle dans la pensée. La perspective est plutôt d’analyser l’imbrication, la tension psychique

L'EXTRAIT DE JEAN-PAUL SARTRE

« **L**’homme, étant condamné à être libre, porte le poids du monde tout entier sur ses épaules: il est responsable du monde et de lui-même en tant que manière d’être. Nous prenons le mot de “responsabilité” en son sens banal de “conscience [d’]être l’auteur incontestable d’un événement ou d’un objet”. En ce sens, la responsabilité du pour-soi est accablante, puisqu’il est celui par qui il se fait qu’il y ait un monde; et, puisqu’il est aussi celui qui se fait être, quelle que soit donc la situation où il se trouve, le pour-soi doit assumer entièrement cette situation avec son coefficient d’adversité propre, fût-il insoutenable; il doit l’assumer avec la conscience orgueilleuse d’en être l’auteur, car les pires inconvénients ou les pires menaces qui risquent d’atteindre ma personne n’ont de sens que par mon projet; et c’est sur le fond de l’engagement que je suis qu’ils paraissent. Il est donc insensé de songer à se plaindre, puisque rien d’étranger n’a décidé de ce que nous ressentons, de ce que nous vivons ou de ce que nous sommes. Cette responsabilité absolue n’est pas acceptation d’ailleurs: elle est simple revendication logique des conséquences de notre liberté. »

L’Être et le Néant, Gallimard (1943), p. 598.

LE COMMENTAIRE DE FRANÇOIS NOUDELMANN

« **C**omme les stoïciens avant lui, Sartre distingue ce qui dépend de nous de ce qui n’en dépend pas. Mais quand la liberté consistait pour les Anciens à assumer seulement ce qui dépend de nous (les valeurs que nous défendons, par exemple), Sartre étend le libre arbitre de façon absolue à ce qui n’en dépend pas. Il considère que nous sommes responsables de tout, même de ce que nous n’avons pas voulu: pas dans le sens où nous l’avons provoqué – encore que –, mais dans le sens où nous devons l’assumer, parce que cela fait partie de ce qu’il appelle la situation. Quelle qu’elle soit, elle n’annule jamais notre liberté. Qu’est-ce qui fait la situation? La temporalité, l’espace et, surtout, les autres. Je ne peux penser ma liberté indépendamment de ma relation à autrui. Elle peut être de mépris, d’indifférence ou de solidarité, mais j’en suis comptable dans tous les cas. Je ne peux pas échapper à une définition de ma liberté par rapport à autrui. Que se passe-t-il si l’on refuse d’endosser cette responsabilité absolue? Pour Sartre, cela revient à se conduire en salaud. Le salaud est celui qui vit sur le mode des choses inertes, de l’en-soi, quand notre liberté et notre conscience font normalement de nous des êtres qui vivent sur le mode du pour-soi. Le salaud affirme sans tenir compte de la situation: “Je suis ce que je suis, je suis ainsi.” Sartre distingue donc deux types de liberté: celle du salaud, une liberté d’indépendance qui consiste à agir dans une forme d’isolement illusoire; et celle de responsabilité, qui assume toutes les contraintes de la situation. »



et intellectuelle permanente, chez Sartre en particulier, entre la légèreté qui l'amène du côté de la littérature et cette répression de lui-même qui aboutit au devoir moral, à l'engagement politique. Saisir ce nœud producteur d'idées, voilà ce qui m'intéresse. Sartre a écrit de nombreux textes engagés, parfois à son corps défendant, et cet "engagement" ne se limite pas à des positions politiques, il implique des ligatures psychiques.

Au sens étymologique, s'engager signifie se mettre en gage. Nous sommes engagés par la situation et le monde dans lequel on agit. Pour Sartre, le grand moment de l'engagement, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, consiste à passer d'une conception de la liberté-indépendance (celle des libéraux classiques) à une conception de la liberté-ensituation. Cette dernière implique que la conscience vit sur le mode de la participation, de l'implication dans le monde. La conscience est au monde: elle ne surgit pas de l'extérieur pour intervenir dans le monde, mais elle se vit et se pense à partir du monde qui la constitue. Cet engagement est donc au départ ontologique puisqu'il suppose un être-au-monde. Puis Sartre passe au plan moral pour souligner le choix que fait la conscience d'assumer ou non cette présence-absence au monde. On comprend ainsi l'idée centrale de l'existentialisme qui identifie l'existence et l'action: je suis ce que je fais, je suis comptable de tout ce que je fais et de tout ce que je ne fais pas. Cet engagement hyperbolique implique une forme de réquisition. Dans quelle mesure suis-je responsable de ce qui se passe au Tibet ou en Iran? Dois-je porter le siècle sur mes épaules? Oui, répond Sartre. Évidemment, il est impossible de remplir cette mission, d'être concerné et acteur de tout ce qui se passe dans le monde. Au bout du compte, on est toujours en défaut.

"L'universel singulier" acquiert, par l'engagement, une dimension éthique. La singularité humaine que je suis n'a de sens que par rapport à l'universalisation de mes actes. Je suis singulier, mais je ne suis pas un individu parmi d'autres. Je suis singulier, car mes actions en tant qu'être humain ont un sens et une portée universelles. L'engagement, c'est comprendre que tout acte implique toute l'humanité – ce qui est assez kantien au fond. Politiquement, cela signifie que je ne peux pas me dérober au choix. Tout me "regarde", même si je ne le vois pas. C'est d'ailleurs la définition paranoïaque que Sartre donne de l'intellectuel, qui se mêle de ce qui, *a priori*, ne le regarde pas, mais qui, en fait, le regarde sans qu'il le sache. S'engager, c'est avoir conscience que nos actes ont un sens pour les autres, un sens social, moral, politique. C'est être concerné par tout, même

Dois-je porter le siècle sur mes épaules? Oui, répond Sartre

FRANÇOIS NOUDELMANN

si, pratiquement, on ne peut pas l'être. Les situations que nous vivons actuellement nous confrontent à des questions morales. Il y a quelques mois, certains ont pu se demander: vais-je fuir dans un endroit isolé pour être sûr de ne pas être contaminé? Cette immunité que j'organise pour moi ne va-t-elle pas détruire les autres et peut-être moi-même? Je suis comptable devant les autres de tout ce que je fais pour essayer de sauver ma peau. Le sens que je vais donner à mes actions, mais aussi celui que les autres vont lui donner, déterminera leur moralité. Je ne suis pas le seul à décider de la moralité de mes actions. Tout sujet est pris dans un tissu de valeurs, de jugements, d'obligations, et est engagé, quoi qu'il fasse, même s'il se trouve dans le plus grand isolement. »

UNE CONSCIENCE DIVISÉE

« Pour Sartre, la vérité est toujours vécue en situation. Il ne s'intéresse pas beaucoup aux vérités objectives et éternelles. Sans être relativiste, sa conception repose sur l'implication de la conscience dans sa temporalité. Quand, en 1975, Michel Contat lui reproche lors d'un entretien ses prises de position politiques, notamment le fait qu'il s'est trompé sur l'URSS, il répond, adoptant un point de vue très hégélien: "*Les vérités sont devenues*", façon de dire qu'il avait raison à ce moment-là, dans les années 1950. Pour Sartre, les vérités ne sont pas immuables mais en devenir. Juger moralement un acte ayant eu lieu vingt-cinq ans auparavant avec les critères actuels revient à manquer la notion de situation. Toutefois, c'est aussi le devenir des actes d'être jugés par des mentalités tout à fait différentes des années plus tard. La révolution des pensées est autant le fait de la conscience que celle de son époque.

Plus fondamentalement, Sartre a une définition de la conscience comme décompression perpétuelle de soi: elle n'est plus ce

qu'elle a été, elle n'est pas encore ce qu'elle sera, donc elle n'a pas de substance, elle est toujours dans le déchirement, l'écartement, l'arrachement au passé et le projet vers le futur. La vérité de la conscience est nécessairement un devenir qui avance sur le mode de la division, du ré-enroulement, de la spirale, tout comme l'Histoire. Une telle vérité pose le problème de la solidarité avec soi: comment puis-je encore être moi-même tout en me trahissant perpétuellement? Si je ne cesse de me projeter vers autre chose que moi-même, je n'existe que par rapport à mes projets. Si je me contente de dire: "je suis ce que j'ai fait", cela signifie que je suis déjà mort, une momie pour moi-même.

Chez Sartre, l'une des questions les plus complexes est l'identité de la conscience, ballottée entre sa division et sa continuité. La dissociation continue du soi peut être vécue sur le mode de la légèreté (je est un autre) ou de la responsabilité (l'engagement par le passé et par l'avenir). Sur le versant responsable, il faut bien être comptable et solidaire de ses actes: on a fait ou non quelque chose, et l'on ne peut pas dire que ce moi était quelqu'un d'autre. Pour tenter de résoudre ce problème, Sartre trouve une solution hégélienne, un mouvement de totalisation – détotalisation et retotalisation – où les significations sont constamment réabsorbées, détournées et redirigées par les autres et l'Histoire. En résulte un sens qui à la fois dépend de moi et ne dépend pas de moi. C'est le mouvement de l'Histoire, de l'idéologie, de l'altérité que je vis, qui fait que je ne suis pas totalement maître du sens de mes actions.

Par conséquent, la liberté, le mot fétiche de Sartre, est tressée de responsabilité et d'altérité. La vérité de la conscience libre suit les chemins tortueux de la mauvaise foi et de l'inauthenticité. Il n'y a pas de valeurs morales qui lui garantiraient une droiture sincère. La valeur n'est qu'une vertu extérieure. Comment, dès lors, échapper au faux-semblant, au mensonge à soi-même? Sur le plan théorique, le ré-enroulement de la conscience est une métamorphose qui charrie les engagements passés et les réincarne dans de nouveaux projets, de nouveaux corps, de nouvelles situations. La cohérence est sauve. En revanche, sur le plan existentiel, c'est un sujet divisé, tiraillé, qui compartimente et cherche des solutions de continuité, comme en témoignent la vie et les engagements de Sartre. La continuité métamorphique laisse alors la place aux personnalités multiples. Et le raccord entre ces deux dimensions, morale et existentielle, relève d'un débat infini avec soi et avec les autres. Comme le dit la réplique finale de *Huis clos*: "*Eh bien, continuons.*" » ●

Propos recueillis par Victorine de Oliveira